

La question de la présence en relaxation thérapeutique

Stéphane Fourrier

Janvier 2021

La relaxation thérapeutique méthode Bergès remet le corps au centre du débat. Cela met l'accent sur l'importance de la présence, sur l'importance d'une prise en charge où les corps sont en présence. Il y a là quelque chose d'irréductible, qui tient au corps. Cela paraît évident mais cela amène une série de questions pas si simples à résoudre, pourtant très importantes au regard de la pression actuelle pour virtualiser les prises en charge, aussi bien quant aux technologies de communication à distance utilisées qu'en ce qui concerne le traitement administratif de l'offre de soin, traitement qui réduit les compétences à la formation à bas coût à des techniques apparemment reproductibles par n'importe qui, et quantifiables en réponse à une gestion de « besoins ». Quelle présence, de quoi, à quoi ? Pour nous, la ligne de partage qui fait différence entre un point de vue réellement thérapeutique et un point de vue de logique comptable est le désir, désir qui est inhérent à tout effet de rencontre, qui est d'abord la rencontre entre deux corps, deux désirs, au moins en puissance, pour peu qu'il y ait effectivement rencontre. Qu'est-ce qui spécifie cette rencontre pour qu'il y ait rencontre avec des effets thérapeutiques ? Cette question rend nécessaire aussi de préciser ce que nous pouvons entendre par « thérapeutique », mot qui n'est plus dans le vocabulaire de la santé quand elle parle de « réduction des troubles », « compensation des handicaps », « projet de vie », « réponse aux besoins », etc. Il nous apparaît clairement que tous les idéaux actuels de bien-être, qui vantent pourtant la jouissance du corps, ne visent qu'à évacuer le corps. Car si l'on évacue le manque, c'est le corps qu'on évacue.

Evacuer le manque est la même chose qu'évacuer le corps :

Certes, il ne suffit pas de faire du « présentiel », comme le terme est passé malheureusement dans la langue, pour que le corps ne soit pas évacué. L'inverse est vrai aussi : les moyens de communication qui favorisent l'image (téléconférence) ou qui font parler à l'oreille (téléphonie) ne sont pas seuls responsables d'une évacuation du corps. Dans les deux situations, c'est le maniement de la question du manque qui est déterminante. Bien sûr, il y aura toujours des différences selon le mode de pratique. L'absence réelle du corps ne peut pas être compensée et enlève des choses essentielles à la rencontre. Un texte de Jean Oury parle merveilleusement de cette question de la présence : « Rythme et Présence », retranscription d'une conférence que Jean Oury donna le 22 mars 1986 à Montpellier¹. Il y parle notamment de l'importance de la phénoménologie de la quotidienneté, de l'ambiance, de la présence qui ne doit pas être nocive, qui doit avoir une certaine qualité. Il y parle aussi de ce qu'est la présence, la présence de quoi ? Il reprend la notion de « moment pathique », expression de Viktor von Weizsäcker et décrite par Erwin Straus, ou comment face à l'autre, on ne le regarde pas objectivement car on est soi-même dans le paysage avec des positions différentes, des horizons différents. Et si dans ce paysage on veut bien que l'autre y soit aussi, il faut respecter l'opacité de cet autre qui n'est et ne peut être transparent. Cela rejoint la

¹ <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01132994/document>

question du transfert. Oury dit : « *le sens, c'est quelque chose qui n'en finit pas, une sorte de mise en acte d'un processus. Et la mise en acte d'un processus, c'est exactement ça la définition du transfert. Lacan, dans le séminaire sur le transfert, définit le transfert comme « la mise en acte de l'inconscient ».* Dans cette formulation, il y a le mot « acte » ; et qui dit acte dit que ce qui est en question dans cette opacité d'autrui – du sujet qui se présente – c'est ce qui est justement le moins accessible, ce sur quoi il y a le moins de prise : ce que Freud a appelé le désir. Et le désir, c'est au plus proche de l'inconscient ». Avec le désir*, c'est la question du manque qui est essentielle, de l'objet perdu, de la coupure opérée par le signifiant*, objet perdu que la demande* vient escamoter comme dit Lacan. C'est dans le rapport à l'Autre* (et à la demande à l'Autre de l'oralité, demande de l'Autre de l'analité, désir de l'Autre supporté par la voix, désir à l'Autre du regard, jusqu'à la jouissance de l'Autre par son discours) que le sujet prend corps selon les lois du signifiants, que son corps est parlé, ce qui fait dire à Lacan que le corps c'est l'Autre. Il dit aussi que « la seule présence de l'analyste est déjà une manifestation de l'inconscient ». Cette présence doit évidemment prendre une qualité particulière pour qu'il en soit ainsi. Et cette qualité est ce que Lacan a appelé le désir du psychanalyste.

Avant cet Autre de la relation d'objet, avant le désir, il me semble que le premier état de détresse du nouveau-né, l'*Hilflosigkeit* disait Freud, le sans-aide, le désaide, plonge l'enfant dans un premier Réel* où la mère est elle aussi en obligation de devoir chercher de l'aide du côté du Symbolique*. Il serait simpliste et faux de penser que le nouveau-né n'est animé que de besoins qu'il suffirait de satisfaire par les objets adéquats, ou de penser que la mère ou le sein serait le bon objet. L'enfant est tout bonnement dans le Ça, livré à la jouissance* sans limite : ça s'ouvre sur le vide et l'absence, le trop de présence du non symbolisé, sur l'absence de limite langagière au fonctionnement du corps, sur l'inconscient sans voix de la mère dans un « ça parle » assourdissant, sur le débordement de ce fonctionnement du corps par la pulsion de mort* que l'agitation, les spasmes et les cris de détresse ne parviennent pas à évacuer. Les réflexes archaïques eux-mêmes sont de peu de secours dans cette débâcle. *Die Not des Lebens*, l'urgence de la vie, saisit le nouveau-né comme une morsure, comme une urgence à symboliser avec l'aide d'un humain secourable et parlant, le *Nebenmensch*, le premier Autre qui permettra par le jeu de sa présence une première écriture pour tenir le premier réel engloutissant à distance.

Besoin*, demande* et désir* sont déjà là en puissance et indissociables. Le besoin, du francique *bisunnia*, « se soucier auprès », prêt pour les sales besognes imposées par le dénuement dans lequel plonge la pulsion (sales car sexuelles), le *Bedürfnis* en allemand qui vient du verbe *dürfen*, « s'autoriser, si besoin est, à ne pas s'interdire » (ne pas s'interdire un commerce sexuel avec l'enfant !), s'étaye sur la présence de l'autre, sur sa capacité à se tenir au lieu de l'Autre, c'est-à-dire à parler, offrir son visage parlant à l'attention de l'enfant, pour y accrocher l'étincelle du regard et de l'entendement, l'étincelle de l'être pour la vie. L'absence devient alors le signifiant du vide et de la déchéance. La demande est ce qu'articule la mère du crédit qu'elle fait à l'enfant de le lui demander, d'accepter les signifiants dont elle se fait le trésor pour son trésor qu'est son bébé, comme symbolisant le don d'amour dont le refus devient alors le signifiant de la destruction. Le désir, *Begieren*, qui vient de *gern*, du grec *khairo*, se réjouir, est là dans ce qui fait loi à la mère pour organiser son désir, son rapport au phallus*, le signifiant du désir, à ce qui vient faire tiers entre elle et son enfant : aucun des deux ne bouffera l'autre grâce à l'ouverture que le langage offre à la

pulsion*. L'absence de désir signifiera la mort du sujet*. Ces trois dimensions du manque participent à la naissance du sujet et de son Autre, c'est-à-dire à ce que le corps prenne corps.

Le thérapeute en relaxation doit veiller à ne pas se situer que dans une de ces dimensions du rapport au manque. Il risquerait d'engager le patient dans la voie de la dépendance.

Comme le montre la psychanalyse, le désir ne se laisse pas prescrire. La dysharmonie y règne. Le désir n'est qu'altérité, née de la différence que crée le système signifiant. A la fois, aucun objet ne peut le satisfaire : c'est l'éternel « ce n'est pas ça », mais le désir lui-même vient tout perturber, tout troubler pour reprendre un terme à la mode. Là où Freud regrettait que la pulsion de destruction vienne s'opposer au travail de lien d'Eros, il faut reconnaître qu'Eros est tout aussi fauteur de trouble que Thanatos, ou qu'Hypnos d'ailleurs. Notre modernité montre assez combien le désir est haï, et à travers lui combien c'est l'Autre qui est haï. Au lieu de ça, les outils modernes de communication ne laissent plus rien tomber de la bouche de l'Autre, tout comme le font les autistes. Tout est récupéré, conservé, vidé de tout sens. L'Autre n'est plus ce visage qui nous révèle notre étrangeté par le voile dont il le couvre, voile tissé d'écriture à déchiffrer, trace de l'absence qui se fait présence signifiante, recours face à la destructivité silencieuse des pulsions. La voix elle-même perd les intonations qui nous appellent, elle se fait dénomination et non plus nomination, sans plus de lien avec le Nom. L'absence du corps nous prive du rythme, du style, des objets a^* que laisse derrière elle toute rencontre, nous prive de tout ancrage ou de toute dérive dans le rapport au signifiant. En bref, la télé-phonie, la télé-visio, évacue le manque et donc le corps avec lui. Rien ne fait plus coupure, sauf les coupures de connexion ! C'est la machine qui décide, sans plus rien révéler d'autre que la pulsion de mort qui a participé à son invention.

Le désir du thérapeute : soutenir le discord et non pas l'accordage :

La difficulté à poursuivre un travail d'analyste ou tout autre lien thérapeutique dans ce contexte repose entièrement sur la question du désir, donc de la présence, présence au désir, présence de l'Autre, ce qu'habituellement le seul corps de l'analyste vectorisait en étant réfractaire à toute dyade avec l'analysant. La seule chose qui fonctionne dans ce contexte, c'est la promesse, promesse que le corps est bien vivant, c'est-à-dire qu'il parle et est parlé. Le contact à distance peut permettre de blablater, de se voir, de s'expliquer, de s'amuser, d'exercer sa libido narcissique*, ce qui est parfois très utile. Il a cependant l'inconvénient de supprimer « la distance entre le point où le sujet se voit comme aimable (I) et le point où il se voit causé comme manque (a) ». L'analyse consiste au contraire à maintenir cet écart. Dans la leçon du 24 juin 1964², Lacan parlait ainsi de l'envahissement planétaire de la voix et du regard, notant combien le nazisme avait montré que « peu de sujets ne peuvent pas ne pas succomber, dans une monstrueuse capture, à cette offrande à des Dieux obscurs d'un objet de sacrifice ». Alors la question dans les temps actuels de pandémie est posée à chacun : comment ne se laisse-t-il pas succomber à ce que réclame cette immense machine sacrificielle, de tout voir d'un seul regard et tout dire d'une seule voix ? Comment chacun rencontre-t-il l'autre comme autre, pour des moments féconds d'ouverture, de respiration, de battement de l'inconscient?

Ce qui est fécond est de l'ordre du manque, de l'objet a , de ce qui est produit de la rencontre avec autrui, qui permet de s'articuler à un manque, que la rencontre avec l'autre soit une rencontre

² Jacques Lacan, séminaire livre XI, *les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

de manque à manque. L'objet a est l'empreinte que laisse la présence de l'autre et qui donne corps à l'Autre. Tout ce qui est fécond dans toute rencontre doit ainsi repasser par quelque chose de l'origine du sujet, du surgissement originaire par lequel le sujet peut se tenir devant l'Autre, avec une certaine tenue, quelque chose qui le tient, le fait tenir, consister. Avec Bergès, on parle de fonction de méconnaissance du corps. On voit là que la fonction imageante, capacité de mettre en forme, d'instaurer l'espace lui-même en y instaurant des plis, a à voir avec cette fonction de méconnaissance. C'est la coupure, l'aliénation fondamentale au signifiant, instant de mort, qui permet un surgissement du monde, bien avant tout objet : il y a présence de quelque chose sur fond d'objet perdu et pas seulement du vide, il y a du rythme et la création du temps sur fond d'une scène d'avant, d'une scène primitive. On est là dans les premiers cris de l'enfant, dont les tropes se feront demandes si la place de l'Autre est occupée par une mère qui y fait l'hypothèse de demandes. C'est du présymbolique, une articulation pure. Ce qui fait qu'on existe, est qu'on n'est pas mélangé avec le monde, et qu'une mère vienne entre l'enfant et le monde, pour incarner le signifiant, se faire le trésor des signifiants. Pascal Quignard dans « Le sexe et l'effroi »³ dit : « Deux inconnus nous bornent : la scène d'origine, l'instant de mort ». Le spasme troublant du coït qui nous origine, corps s'emboîtant grâce à une difformité qui les gagne, produisant de manière aléatoire des individus soumis à la sélection imprévisible de la mort, marque notre absence à cette scène irreprésentable, et reste pourtant le fond de tout ce qui peut faire notre présence au monde. Le désir ose percevoir encore ce que les mots ne peuvent représenter, ce qui reste des retombées de l'Eros entre les mots, à travers en particulier la fascination. Fascinus est le mot qui en latin correspond au phallos grec. C'est lui qui arrête le regard au point qu'il ne peut s'en détacher. La fascination est au centre du montage scopique. Sans l'objet cause du désir, sans l'objet a de la rencontre réelle, le phallus imaginaire se fait signifiant de la conjonction sexuelle, et non pas de son impossible et de ses effets de signification. Le phallus perd alors sa fonction de leurre*, sa fonction de tiers, pour au contraire colmater la division dans un effet de masse. Ce colmatage par la fascination, par l'adoration du *fascinus*, fait disparaître les corps. Comme dans les camps de concentration, ce en quoi la modernité d'une communication comme-une prend le relais de la catastrophe nazi, il ne reste qu'une seule question : comment continuer à faire tourner cette machine à faire disparaître les corps, à annihiler ce qui gêne dans la présence des corps, à arrêter le temps du hasard des rencontres, à justifier l'absence de désir par un système pervers. Dans la leçon du 24 juin 1964, Lacan parle de l'envahissement planétaire de la voix et du regard. Le sacrifice, auquel cet envahissement convie, est l'origine de l'administration, ce ministère de l'aide au sacrifice. Le confinement administratif actuel dévoile les perversions et les haines du désir qui sont à l'œuvre. Par ses deux faces de libido et de destrudo, le désir marque cette présence du phallus dans tout rapport d'un sujet à son monde et à l'autre, présence tierce ou présence persécutrice, toujours parasite.

Le désir du thérapeute ne consiste donc pas en la volonté consciente de faire du bien, de vouloir le bien, ni d'apprendre son bien au patient. Le désir du thérapeute tient à la qualité de sa présence qui permet en relaxation thérapeutique de confronter le patient à la séparation des corps, à la confrontation au corps comme pris dans des limites et des dimensions hétérogènes, à être un corps parlé, c'est-à-dire un propre Autre.

La forclusion des désirs de mort :

³ Pascal Quignard, *Le sexe et l'effroi*, Gallimard, 1994.

Le contexte actuel de pandémie virale, de pandémie administrative, et de course éperdue de l'économie mondialisée, nous a mis dans la situation, par nos cures qui se poursuivaient comme elles pouvaient, de prendre le pouls des angoisses de la population. J'ai remarqué très vite grâce aux enfants que j'avais en cure, que la plupart des difficultés se rattachaient à leurs vœux inconscients de mort qui pouvaient soudain se réaliser par la transmission du virus. Les enfants étaient d'ailleurs clairement désignés comme source du danger et la place la plus dangereuse était reconnue aux personnes les plus âgées ou les plus vulnérables. La tragédie rejoint le comique comme à son habitude. Le virus semblait venir rappeler avec un malin plaisir l'existence de l'inconscient que toute une modernité voulait ignorer. C'est pourtant grâce à Freud qu'il était très simple et efficace de parler de la mort, de reconnaître les vœux de mort.

Le confinement a eu pour effet de mettre les corps, les rapports au corps, entre parenthèse. Cela s'est bien vu pour les adolescents qui ont été ainsi encouragés dans leur évitement des contacts. Le corps qui les trahit habituellement, jusqu'à être persécuteur, jusqu'à leur faire craindre tout regard de l'autre, a été privé des rencontres qui remettent au travail leurs fondations narcissiques. Quel écart trouver entre ce corps qui toujours échappe et met en échec toute maîtrise, et ce que ce corps laisse échapper au bénéfice de la maîtrise de l'autre ?

Fonction de méconnaissance du corps et connaissance paranoïaque :

Dans sa conférence à Bruxelles de 1948, reprise dans les *Ecrits*, « L'agressivité en psychanalyse »⁴, Lacan définit l'agressivité comme corrélative du mode d'identification narcissique. Les psychoses paranoïdes et paranoïaques révèlent la tendance agressive dans une série d'états de la personnalité. De plus, la qualité de la réaction agressive de chaque forme de paranoïa est parallèle aux enveloppes successives du statut biologique et social de la personne. La connaissance paranoïaque répond ainsi à des « moments critiques, scandant l'histoire de la genèse mentale de l'homme, et qui représentent chacun un stade de l'identification objectivante ». Dans cette liste, Lacan parle notamment des imputations successives de nocivité : « depuis la motivation, empruntée au registre d'un organicisme très primitif, du poison, à celle magique, du maléfice, télépathique, de l'influence, lésionnelle, de l'intrusion physique abusive, du détournement de l'intention, dépossessive, du vol du secret, profanatoire, du viol de l'intimité, juridique, du préjudice, persécutive, de l'espionnage et de l'intimidation, prestigieuse, de la diffamation et de l'atteinte à l'honneur, revendicatrice, du dommage et de l'exploitation ». L'actualité de pandémie virale rend très sensible à travers les réactions dans la population, cette notion inventée par Lacan de connaissance paranoïaque qui est une stagnation formelle « parente de la structure très générale de la connaissance humaine : celle qui constitue le moi et les objets sous des attributs de permanence, d'identité et de substantialité, bref sous forme d'entités ou de « choses » très différentes de ces *gestalt* que l'expérience nous permet d'isoler dans la mouvance du champ tendu selon les lignes du désir animal. Effectivement cette fixation formelle qui introduit une certaine rupture de plan, une certaine discordance entre l'organisme de l'homme et son *Umwelt*, est la condition même qui étend indéfiniment son monde et sa puissance, en donnant à ses objets leur polyvalence instrumentale et leur polyphonie symbolique, leur potentiel aussi d'armement ». On voit bien combien l'agressivité est susceptible de résoudre toutes ces possibilités délirantes. Combien le corps lui-même finit par

⁴ Jacques Lacan, *Ecrits*, Le Seuil, 1966.

être excédé par la connaissance. D'où l'importance s'il fallait encore la démontrer de la fonction de méconnaissance à rendre au corps, fonction que soutient la relaxation thérapeutique.

Ceci est mon corps

Une très belle page concernant l'inconscient et le corps se trouve aussi dans l'intervention de Lacan à Rome en 1953, reprise dans les Ecrits, « Fonction et champ de la parole et du langage »⁵ :

« L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré.

Mais la vérité peut être retrouvée, le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs. À savoir :

– **dans les monuments** : et **ceci est mon corps** (souligné par nous), c'est-à-dire le noyau hystérique de la névrose où le symptôme hystérique montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription qui, une fois recueillie, peut sans perte grave être détruite ;

– dans les documents d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, impénétrables aussi bien qu'eux, quand je n'en connais pas la provenance ;

– dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptions du vocabulaire qui m'est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère ;

– dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire ;

– dans les traces, enfin, qu'en conservent inévitablement les distorsions, nécessitées par le raccord du chapitre adultéré dans les chapitres qui l'encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens ».

Pensons ainsi une seconde à ce que nous faisons quand nous proposons à un patient la relaxation thérapeutique. Il s'agit rien de moins que de faire s'allonger un monument, de célébrer le sacrifice d'un corps : « Prenez, mangez, ceci est mon corps » !

Le « ceci est mon corps » pose en fait la question de quel corps il s'agit et si le mode de présence du corps n'est pas fait pour présentifier le corps d'un autre, mère, père, ancêtre, famille. Il peut y avoir ainsi la poursuite d'un corps-à-corps incestueux qui ne laisse pas advenir le patient à un autre corps, celui par lequel il serait dans sa vie propre. J'ai pu relever ce mécanisme par exemple dans une anxiété d'apparence familiale, qui ne servait qu'à ce que les membres de la famille ne fassent que s'inquiéter mutuellement et constamment, sans qu'aucun ne vienne mettre de limite dans ce circuit. Aucun espace transitionnel ne permettait qu'il y ait de respiration dans ce corps-à-corps. Personne ne fichait jamais la paix ni aux autres ni à soi.

« Ceci est mon corps » est finalement une sorte de dénégation, une vérité de l'inconscient qui tourne au sacrifice, le poids des deuils non faits dans le passé, des séparations avortées, des castrations évitées, des signifiants non encore détruits, qui encombrant le corps et son potentiel associatif.

Nomination et potentiel associatif du corps

Avec la nomination en relaxation thérapeutique, il ne s'agit pas de mettre un mot sur une chose, un signifiant sur un signifié*. Elle fait au contraire entendre la nomination en lien avec le

⁵ Idem.

corps, donc non pas avec le sens, sens commun, communicable, partagé, mais avec le potentiel associatif du corps, qui fait que chacun n'entend pas la même chose et qu'il peut toujours réentendre autrement. Il ne s'agit pas d'apprendre l'anatomie qui est la même pour tous les étudiants en médecine de toute la faculté. La nomination met en présence le potentiel associatif du corps et l'appel que le Nom comporte, appel à être, c'est-à-dire à être toujours autre, en repassant par l'originaire, en se saisissant corporellement des signifiants comme tombés de la bouche de l'Autre, saisie qui est acte créatif, récréatif. C'est dans ce sens que j'entends ce que Bergès disait : que le corps était apte à produire du signifiant, était une usine à signifiants. C'est aussi dans ce sens que j'entends la nécessité selon Bergès de penser un grand Autre propre à l'enfant. J'en reviens à cette idée que la relaxation sert à se refaire un Autre pour pouvoir faire corps.

LEXIQUE

(ou du moins : tentative d'en faire une écriture. Les concepts psychanalytiques sont pris dans l'évolutivité du mouvement qui les a fait s'élaborer et n'ont pas vocation à être fixés dans un sens qui les positive. Ils sont destinés à ce que l'on s'en serve à une constante réécriture de ce qui peut rendre compte de l'inconscient, comme d'un canevas)

Signifiant, Signifié : La psychanalyse tire tous ses effets de la parole, quand elle permet des associations d'idées et des équivoques qui rendent compte du jeu inconscient du langage, des effets sur le sujet de ce langage. Ce jeu inconscient obéit à des règles que Freud a dégagées comme condensation et déplacement. En reprenant des termes de la linguistique, Lacan rapproche ces mécanismes de ceux de la métaphore et de la métonymie, où le jeu des signifiants s'autonomise de toute signification pour avoir des effets de signifié, c'est-à-dire qui fait entrer littéralement en scène le signifiant (qui appartient lui-même au système signifiant), dans le monde concret du sujet, souvent à ses dépens, le faisant entrer dans la logique du signifiant, le faisant désirant d'être en relation avec la Loi. C'est ce qui fait dire à Lacan que « le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant », manière de dire que son désir se loge entre les signifiants, que le signifiant fait apparaître le sujet comme manque causé par un reste, l'objet *a* (voir infra). Il est à noter que pour Lacan le refoulement, constitutif de l'inconscient, et par là-même constitutif de toute subjectivité et de toute intersubjectivité possible, ne porte que sur des signifiants. Le sujet (et son Autre, l'un n'allant pas sans l'autre) ne se constitue donc que par la perte d'un signifiant, perte qu'il cherchera à combler. Le psychanalyste se doit par conséquent de porter son attention sur le texte même du dire du patient, pour y entendre à la lettre la logique du signifiant, et non sur les intentions, dans un rapport au langage qui se rapproche de la poésie.

Sujet, Autre, Objet *a*, Objet perdu, Objet cause du désir : Le sujet lacanien est le sujet déterminé par le langage, langage qui lui ménage sa place bien avant sa conception. Il n'est donc pas le sujet du couple sujet/objet de la psychologie. L'objet *a* (*petit a*) : la grande invention conceptuelle de Jacques Lacan, pour qui l'objet ne vaut en psychanalyse qu'à être manquant, permettant ainsi au sujet d'être articulé au manque, à l'altérité qui l'introduit au manque, au prix d'être saisi par l'angoisse si ce manque fait défaut, objet manquant lui permettant de se fabriquer son fantasme comme écran constitutif de sa réalité, d'être désirant. L'objet *a* n'est pas un objet réel, représentable, possédable, mais un objet perdu toujours à retrouver, plus exactement trace d'une rencontre avec l'altérité, reste de la détermination du sujet par le signifiant, trace de la castration symbolique; il correspond au fait que l'accès à la subjectivité, l'entrée dans le symbolique, la possibilité d'être dans la parole comme « je » et parler en son nom, est l'effet d'une perte, d'une coupure, d'un creux. Pour parler, il faut lâcher quelque chose, produire un objet *a*, comme on dit qu'on ne parle pas la bouche pleine. Pour parler il faut se perdre en entrant dans le langage. Pour parler, il faut se laisser travailler par le langage, aliéner par la langue. Pas de séparation, de liberté, sans aliénation. La liberté du sujet ne peut être que l'ouverture d'un champ borné par ce que le signifiant détermine, champ dont la jouissance est dès lors limitée (voir : phallus). La constitution même de l'objet en tant que symbolique pour l'enfant s'accompagne de sa perte (perte de l'objet mais déjà de lui-même) et

alimente son désir, le cause. Il permet à l'enfant, au prix de sa perte, de sa castration symbolique, de se protéger du danger d'être débordé par la pulsion qui sourd continûment et silencieusement de son corps en la détournant dans un circuit autour de cet objet inaccessible, qu'aucun objet réel n'épuise, en organisant les circuits pulsionnels de son corps, avec les effets limitant et refoulant du langage sur le corps et son fonctionnement. L'objet *a* vient donc comme une protection contre cette pulsion, permet d'échapper à la détresse sans aide et sans autre du nouveau-né pour être sujet en relation avec une altérité, pour que le corps entre dans la dialectique de la relation au manque : dialectique du besoin, de la demande et du désir. Cette altérité lui permet de parler la pulsion, d'en faire son histoire. Cette histoire est le fruit de ses relations libidinales, relations avec les places que les autres, en particulier la mère, ont pu tenir par rapport à son état de désaide, à ses premiers cris de détresse jusqu'à son besoin de reconnaissance et ses demandes d'amour. Ces places ont dépendu du rapport de ces autres eux-mêmes avec le langage et la parole (d'où découle ou non l'attitude transitive dont parlent Bergès et Balbo), avec ce caractère d'altérité absolue du signifiant que Lacan appelle le grand Autre, qui fait que les signifiants sont de pures différences silencieuses, ce grand Autre à quoi chacun emprunte les signifiants pour parler et qui le font sujet d'un discours qui le détermine en retour, qui détermine son inconscient quand le sujet apparaît dans tous les ratages qui le font sujet. Il y a sujet quand le sujet n'est pas seul mais accompagné par son Autre, cet Autre qui lui permet de faire des adresses et d'en apprendre sur lui en retour, ce qui est sensible corporellement dans la rencontre avec autrui par la présence ou non de l'objet *a*. L'objet *a* est au centre de ce qui se parle ou pas avec ces autres, découpant, creusant, limitant, érotisant le corps de l'enfant, avant même qu'il ne puisse s'appréhender comme corps propre. Il est l'enjeu de ce qui se constitue pour lui comme Autre à travers ces relations libidinales. Il se fait objet oral par la demande à l'Autre, objet anal par la demande de l'Autre, objet voix dans la manifestation du désir de l'Autre, objet regard dans le désir tourné vers l'Autre. Il vient comme un clapet dans cette altérité qui fait corporellement et fantasmatiquement trou, qui met en danger d'être livré à une jouissance sans limite.

Phallus, Phallus imaginaire, Castration symbolique, Leurre, Jouissance : La découverte de l'inconscient a été concomitante de la découverte des désirs sexuels inconscients, en particulier dans la vie infantile du sujet. Le scandale que cela a occasionné se poursuit actuellement tout aussi haineusement dans une dénonciation de toute part de la place que le phallus occupe en psychanalyse. Le phallus paraît donc bien central dans l'inconscient, depuis son potentiel d'équivalence signifiante repérée par Freud, jusqu'aux effets de fécondité de l'entrée en scène du signifiant repérée par Lacan. Ce potentiel symbolique dans l'imaginaire n'a pas attendu la psychanalyse pour être honoré et craint dans toutes les civilisations. L'érection du pénis, incontrôlable et éphémère, le parasitisme de sa poussée et de ses exigences, son absence apparente chez la femme, la stérilité de ses incapacités, les identifications qu'il inspire tant par son érection agressive et conquérante que par l'innocente fragilité de ce petit appendice, a donné ses caractères au culte qu'a rendu nécessaire la crainte que les secrets de la vie et de la mort ont toujours inspirée. Ce culte est le culte de la forme qui origine toute appréhension du corps et de sa reproduction. Lacan, dans la citation déjà faite l'année dernière : « Un corps ça se reproduit par une forme. Forme qui se manifeste en ceci que ce corps se reproduit, subsiste et fonctionne tout seul. De son fonctionnement nous n'avons pas le moindre renseignement. Nous l'appréhendons comme forme. Nous l'apprécions comme tel par son apparence. Cette apparence du corps humain, les hommes l'adorent. Ils adorent en somme une pure et simple image ». Les fonctions du corps apparaissent

donc bien comme phalliques, comme non-spécularisables, c'est-à-dire comme extérieures à cette image même qui symbolise l'irreprésentable, fonctions qui ont besoin dès lors d'être phallicisées. Le stade du miroir fera ainsi du miroir et de l'image du corps propre l'organisateur de l'inaccessibilité de l'objet (l'entrée dans le symbolique montre comme le disait Lacan que « le symbole est le meurtre de la Chose ») et fera des mouvements de l'enfant qui encadrent cette image ce qui vient déborder la mère et la faire parler. L'appréhension du corps comme corps propre s'accompagne chez l'enfant du mouvement de pudeur consistant à cacher son sexe, révélant ainsi sa découverte de la nudité qui est un véritable effet de signifié du signifiant, nudité qui prend sens du trou dans l'image qui fait d'elle une image symbolique, symbolique car trouée. Le phallus est ainsi pour Lacan « le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant ». Le geste de l'enfant en cache-sexe montre aussi combien le phallus avance voilé, combien il est à l'origine de toute fiction nécessaire à la figurabilité. Nous écrivions pour la journée de 2014 : « L'image, grâce à cette prise dans le symbolique que la parole institue comme premier, se fait forme signifiante en entrant ainsi « dans l'ambiguïté de la figure qui réside dans la combinaison de présence et d'absence, de prégnance d'une forme et de profondeur du sens » (Dictionnaire culturel de la langue française, Alain Rey). Le mot figure vient d'ailleurs de fingere qui veut dire modeler, et qui a donné feindre, fiction, figuline (vase en terre cuite) ». On peut repérer très précocement la participation du phallus comme signifiant dans l'épopée symbolique du bébé. C'est toute la question de l'être qui est engagée. Comme le dit Lacan, le premier Autre du sujet est la Chose, das Ding, la seule chose qui « est » alors que l'Autre est « à être », plongeant le sujet à advenir dans le manque-à-être. Seul un petit bout de chose peut permettre d'échafauder un début de monde symbolique pour ne pas chuter dans le vide. Ce petit bout est tout ce que le bébé peut agripper qui fasse barre, avant de faire borne. La question de l'être ainsi amorcée se déploiera dans la question du désir de l'Autre, dès que l'enfant se sera fabriqué son objet-mère, objet porteur de la question de son être. Le phallus comme barrant, comme voilé, comme non-spéculaire, comme séparable, est le tiers qui participera au commerce sexuel entre la mère et l'enfant, entre corps-à-corps imaginaire et fiction du leurre, leurre à être ou non le phallus de la mère, à être son petit bout symbolique, à être ce qu'elle n'aurait pas et qui la comblerait, ce dont elle serait privée imaginairement, par quelque père tout carent qu'il est forcément. A ne pas pouvoir l'être, à reconnaître que la mère ne l'a pas, l'enfant va avoir à se déterminer par rapport à sa propre castration, qui le confronte à la loi du désir. Cette loi est celle de l'Œdipe qui fait de la mère un interdit, de l'inceste un impossible, et de la jouissance un mythe : le mythe freudien du père de la horde, du père mort. Le phallus, comme les Romains le soutenaient, est bien le symbole fécond de la transmission du Nom, de son appel à être, symbole indispensable pour aborder la question du corps qui ne peut se résoudre entre être un corps ou avoir un corps.

Réel, Imaginaire, Symbolique : Dans le Réel rien ne manque, dans le Symbolique tout est manque et pure différence, dans l'Imaginaire le manque manque. Ainsi le père réel est tout à son affaire et jamais là où on l'attend, le père symbolique est là comme trace, pur Nom qui appelle à être, le père imaginaire manque à son devoir de donner la parole. La nomination aussi peut être déclinée selon les trois registres lacaniens : inscription réelle de l'éprouvé en l'attente de représentation, pure différence du découpage et de l'affectation symbolique du corps, prise en masse dans l'imaginaire du discours comme-un. C'est le nouage des trois registres qui peut permettre de faire corps, corps parlé, articulé au manque par la production de l'objet a qui lui-même articule les trois registres : à la fois

lettre dans le réel, reflets phalliques dans l'imaginaire, coupure-lien dans la relation symbolique à l'autre.

Besoin, Demande, Désir : Le besoin exige l'amour, la demande choisit la mort, le désir cherche sa loi. Car seul l'amour arrangerait tout....face à la détresse du désaïde. Car seule la mort accueille chacun....quand l'amour se refuse. Car seule la loi fait le sujet....qui cherche sa consolation dans les retrouvailles avec l'objet qui toujours échappe.

Libido narcissique : Le narcissisme tel que l'illustre Ovide, n'est pas la passion pour sa propre image mais l'investissement de cette image comme ce qui viendrait assurer d'être aimé par cet autre dans le miroir, de pouvoir ignorer la perte du stade du miroir : dans le stade du miroir, il y a double perte et double négation : l'enfant perd son image en prenant sa mère à témoin et perd sa mère en se reconnaissant dans le miroir avec ses propres yeux. Narcisse refuse de se reconnaître et est sourd aux tentatives de la nymphe Echo de lui restituer comme Autre son message de manière inversée. La libido narcissique est donc rétive à la reconnaissance de la coupure qui fait l'inconscient. La libido pour Lacan est l'organe mythique qui hante la vie soumise à la reproduction sexuée, organe qui représente les exigences de la continuité de la vie à travers des corps soumis eux à la finitude. Elle est aussi bien destrudo que libido, vouant l'individu à la mort malgré tous ses efforts pour ne pas se laisser déposséder de l'image qui le fait homme alors qu'il est en sa possession, car cette image n'est qu'un signifiant.

Pulsion, Pulsion de mort, Transfert : A propos de la douleur, comme nous le notions il y a deux ans dans un texte de Freud sur la douleur, le transfert se fait du corps vers un représentant psychique, manière, relève Lacan, que ce qui préoccupe s'adresse au savoir, c'est-à-dire au savoir sexuel. Le représentant psychique devient ce qui est investi, ce qui préoccupe, pour éviter l'hémorragie narcissique de la douleur, que plus rien ne puisse permettre de s'aimer tranquillement, rappelant ainsi le premier état de désaïde face à la pulsion. Le représentant psychique s'est façonné dit Freud par les expériences de satisfaction apportées par la mère, expériences qui rompent donc cette continuité de la pulsion qui sourd dangereusement du corps. La douleur est cet investissement du représentant psychique quand celui-ci s'épuise en vain, ce qui ne manque pas d'arriver ! Rapprochons ce transfert de celui vers le psychanalyste ou le thérapeute en relaxation : il s'agit bien aussi d'une attente d'amour qui s'adresse à un sujet supposé savoir. A cela le psychanalyste et le thérapeute en relaxation opposent qu'ils savent bien que quelque chose peut agir, mais quelque chose qui ne soit plus cet investissement nostalgique des signifiants, signifiants qui sont des résidus d'expériences de jouissance perdue, mais quelque chose de l'ordre de l'écart, de la surprise, de l'équivoque, de la relance du potentiel associatif du corps. C'est ce qui fait dire à Lacan que le psychanalyste ramène de l'idéal à la pulsion, à l'objet a , c'est-à-dire, entendons-nous, à l'intrication des pulsions partielles qui représentent partiellement dans le psychisme la pulsion, la sexualisant, pulsion qui n'est sinon que jouissance sans limite, poussée vitale sans détour, sans représentation, vers ce qui n'a pas de représentation : vers la mort. Si toute pulsion est aussi pulsion de mort, c'est qu'elle est insuffisante en soi, si elle ne pousse pas à la rencontre avec l'altérité.